Blés mouvants & petites chansons

VP. Copies corrigées par
E. Verhaeren

1 juillet 1929.

F5 XV 1463/2

remettre le manuscrit
des Rythmes S.

reprendre le manuscrit des
Flammes Hautes
Là = si possible – hérée !
& baisers V.

remis le manuscrit
des Rythmes
et enlevé le paquet
2t – Flammes hautes
et Rubens

Les deux enfants de Roi

II

68

Il était deux enfants de roi
Que séparaient des eaux profondes
Et vers là bas, qu'un pont de bois
Là bas, très loin, au bout du monde.

Ils s'aimèrent, - sait-on pourquoi ?
Parce que l'eau coulait profonde
Et qu'il était le pont de bois
Si loin, là bas, au bout du monde

2e Recueil Chansons

FS XV. 1163

Les amoureux 3e chanson III

4 L'été lorsque les longs dimanches
4 Tintaient dans les clochers nombreux
4 Je t'écoutais tes amoureux
4 La belle fille aux fortes hanches.

69

6 Et le premier chantait :
6 "Ah, si ton cœur était
4 La plus frémissante des feuilles
4 Qu'avec joie et danger, on cueille
4 A la cime de la forêt,
4 Dès le matin, dès l'aube blanche,
5 D'arbre en arbre, et branche en branche
8 Je monterais "

6 Et le second chantait "
6 "Ah ! si ton cœur était
4 Le caillou d'or et de lumière
4 Qui brille au fond de la rivière
4 Dussent m' entortiller les rets
4 Que mille herbes y entrecroisent
4 Jusques au fond de l'eau sournoise
8 Je plongerais "

70

Un autre encor chantait
"Ah si ton cœur était
Le fruit que sa splendeur exile
Là bas, en mer, au fond d'une île,
Parmi les ~~[illegible]~~ vénéneux marais,
Avec ma fervente vagabonde
Vers les confins mêmes du monde
Je partirais"

Et tes lèvres riaient d'un beau rire charmé
Mais ne répondaient guère
Et sans rien dire, au bout de ton pied nu
Dans la lumière,
Tu balançais ton sabot clair.

6e chanson

Le Sabotier

Votre allumez bougie et cierge
Faites femme devant la vierge
Votre mari le sabotier
Voit aujourd'hui son jours dernier.

Et les enfants en troupe folle
Sortent gaîment de leur école
Et font claquer sur le trottoir
Leurs sabots blancs, leurs sabots noirs

— Vous les gamins, cessez de faire
Un tel vacarme sur la terre
Quand meurt en un logis voisin
Sur sa couche, un homme de bien.

— Ne vous emportez point ma femme
A l'heure où doit partir mon âme
Faites claquer sur le trottoir
Les sabots blancs, les sabots noirs.

— S'ils font du bruit sous la fenêtre
Nul n'entendra venir le prêtre
Et la sonnette de bedeau
Et ceux qui tiennent les flambeaux

Souliers de bois à forme antique
En ai-je fait dans ma boutique
Laissez claquer sur le trottoir
Les sabots blancs, les sabots noirs.

— Et qui dira d'un voix claire
Les prières réglementaires
Comme Dieu même le prescrit
Sans que le trouble son esprit ?

— J'écoute au bois tourner leur ronde
Avec mon âme, avec le monde
Laissez claquer sur le trottoir,
Les sabots blancs, les sabots noirs.

— Tant qu'ils sautent dans la rue
Leurs rogues dures et bourrues
Aucun ange ne chantera
Pour votre mort : l'alleluia !

Afin de mieux rythmer leur danse
L'ange descend du ciel immense
Laissez claquer au fond du bois
Les sabots blancs, les sabots noirs.

5e chanson

VI

73

La Fille ardente

Vents, dénouez mes longs cheveux
Et brûlez en mes amoureux

Mouillez mes mains, fraîche rosée
Et qu'aussitôt mille désirs
Se rassemblent pour les saisir
Et les baiser à ma croisée.

Pluie aimante, lavez mes yeux
Pour qu'ils soient clairs comme l'audace
Et que les bourgs par où je passe
Sentent flamber mon cœur en feu.

Et vous, Soleil, dorez ma tête
Dorez mes seins, et tout mon corps
A l'heure où l'amant le plus fort
Courbe ma chair sous sa conquête.

Vents, dénouez mes longs cheveux
Et brûlez en mes amoureux.

n° 5 des chansons de village
(Blés mouvants)

L'Or 7e chanson

VII

26

8 Cachez le bien
6 On nous guette peut être
8 Cachez le bien
6 J'ai peur que le soleil
4 Quand midi luit à ma fenêtre
8 Ne me le prenne.

8 Cachez le bien
4 Non pas ici, mais dans la huche
4 Non pas ici, mais bien là bas.
8 Sous les platras
8 Et sous les bûches
4 On ne sait pas, - on ne sait pas,
4 Par quel chemin quelqu'un viendra.

2 Qu'le jour entre, ou bien que la nuit sorte,
10 Qu'importe!
4 N'ouvrez jamais à deux battants
10 La porte.
4 Ne bougez pas, ne bougez pas,
4 J'entends un bruit intermittant
8 J'entends un pas,
8 Un pas, là bas.

4 L'entendez vous, l'entendez vous
4 On fait glisser comme une quille
4 Dans ses crampons le vieux verrou
4 L'entendez vous, l'entendez vous
4 Jamais je ne serai tranquille.

77

On me croit vieux, on me croit vieux
Mais qui donc entendrait mieux
Que je n'entends dans les ténèbres ?
Qu'il fasse nuit ou bien soleil,
J'ai ~~pour~~ me tenir en éveil
La bonne peur dans mes vertèbres

Sous l'armoire, cachez vous bien
Puis imitez l'abri d'un chien,
L'ombre se fait l'heure est obscure.
Dites, ne voyez vous donc pas
Qu'un œil est là, qu'un œil est là
Qui regarde par la serrure ?

Le temps s'enfuit, et l'œil s'en va
Ce qui trottait, c'étaient les rats
Dans le fournil, près des falourdes.
Le sommeil vient : ma tête est lourde.
Mais qui prendra quelque repos
S'il n'a son or, là, sous sa peau ?

Ah ! si mon or était mes os !

Les jeunes filles 8e chanson

VIII

78

8 Allez, venez,
4 Rejoignez vous, ou quittez vous,
4 Allez, venez et revenez,
8 Sans perdre haleine
4 Mille chemins couvrent la plaine.

8 Allez, venez
4 Au long des jours de la semaine,
4 De clos en clos, de prés en prés,
4 Allez, venez, et revenez.
8 Mais le dimanche
Quand votre corps paré ceindra ses cottes blanches
8 Rejoignez vous
4 Vous les fraîches et belles filles
4 Au carrefour des trois charmilles

8 De beaux garçons
8 Y passeront
4 Et l'ombre y choit sur les gazons
8 Allez, venez
8 Pour y mener
8 Sous les charmilles
4 De longs et sinueux quadrilles

4 Allez, venez, et quittez vous
4 La danse est pleine de remous
2 De surprises, de fuites, et de feintes
Mais ne dansez jamais qu'en serrant votre cœur,
4 Contre le cœur de vos danseurs
4 Peut-être, un jour, en une étreinte
8 Surprendrez vous
8 Quel ~~cœur~~ jaloux
4 Sera celui de votre époux

4 En attendant, allez, venez,
4 Au long des clos, au long des prés
Tenant vos seaux de lait pendus à vos poings fermes
Déjà l'heure est nocturne, et les troupeaux dorés
6 Un à un sont rentrés
Avec des beuglements, dans la paix de la ferme,
4 Allez, venez, puis dormez.

Le Pré 9e chanson

IX

80

Parmi les marguerites
Se sont assises dans un pré
Trois jeunes filles
Elles s'exaltent et babillent
A leur gré ;
Savent-elles ce qui incite
Leur langue à tant parler ?

La première fait mille contes
Se trompe et se reprend et puis raconte
D'oreille à oreille
Comment elle a capté la veille
Sans bruit en tapinois
Un essaim migrateur qui s'égarait au bois.

La deuxième n'est point en reste
Brusques regards, parole prestes
Et menus gestes.
Mieux que personne elle connaît les soins
Dont a besoin
Par les saisons de pluie et de neige aggravées
La première coursée.

Enfin
La troisième caquette en vain
On l'interrompt, puis l'autre tait, puis on l'écoute
Des pas se font entendre sur la route
Et s'approchent du pré
Où sont assises à leur gré
Les jeunes filles.
Ce sont trois gars du bourg voisin

Qui se taisent aussi, mais font leur chemin
4 sans regarder qui les regarde.
Sur le pré frissonnant passe une ombre hagarde
Aucun des gars ne se retourne un seul instant
8 Et maintenant
Sur le tertre obscurci où leur dépit s'accoude
Jusques au soir tombant, les trois jeunes filles
[se bouchent.

81

La danse des ~~Malades~~ vieux & des vieilles. 10e chanson

X

82

4 — Gens de l'hospice, entrez en danse
4 La vieille mort part en vacances.

4 Voici venir le riche été
4 Vous jetant l'or de sa santé

Sa brise souffle sur vos lèvres
Pour en chasser l'essaim des fièvres.

Et le ciel clair offre à vos yeux
Son large ~~espoir~~ feu silencieux

Gens de l'hospice, entrez en danse
La vieille mort part en vacances.

— Hélas! hélas! ils sont si gourds
Nos dos pesants et nos pieds lourds

Nos yeux ont perdu l'habitude
De voir ~~régner~~ brûler la clarté rude.

Nos ~~mains~~ fronts, nos bras, nos flancs, nos reins
Sont si bien faits aux longs chagrins.

Que pour nos pauvres cœurs futiles
Le bonheur même est inutile.

Hélas! hélas! ils sont si gourds
Nos dos pesants et nos pieds lourds

— Dans le jardin de votre hospice
Le sol est chaud, l'air est propice.

Même à l'ombre des coins obscurs
Le lierre y mord un pan de mur

83

Sur un rosier de cent années
S'ouvrent trois roses obstinées

Et le berceau des vieux chemins
vous tend ses fleurs comme des mains.

Dans le jardin de votre hospice,
Le sol est chaud, l'air est propice.

— Certes, on aimerait cueillir
Pour en orner ses souvenirs

Ne fut-ce qu'une simple rose
Sur la branche où elle se pose

On aimerait à pas égaux
Et deux à deux, jusqu'au berceau

Se tenir bailler pour voir encore
Les phlox grandir à chaque aurore.

Certes, on aimerait cueillir
Quelques roses en souvenir

— Quand vous serez sous les charmilles
Poussez plus loin, passez la grille.

Gagnez le champ dont les sentiers
Vous sont connus et familiers.

Les vieux clochers avec leurs cloches
Parlent de vous de proche en proche.

Et l'un d'entre eux vient de sonner
Sur le bourg où vous êtes nés

Quand vous serez sous les charmilles
Poussez plus loin, passez la grille

— A voir nos toits et nos hameaux
Déjà nous oublions nos maux.

Nous causerons avec les pierres
Séculaires de nos chaumières

Avec les cendres du foyer
Avec l'armoire en vieux noyer.

Avec les sièges qu'on rempaille
Et la Vierge de la muraille.

A voir nos toits et nos hameaux.
Déjà nous oublions nos maux

— Ecoutez donc, voici la fête
Qui fait tourner jambes et têtes.

Frappant le sol d'un pied bourru
Sautent nos fils, dansent nos bruns

L'orge des champs mué en bière
Semble de l'or au creux des verres

Et pour trinquer comme au vieux temps
Vous les aïeux, on vous attend.

Ecoutez donc: voici la fête
Qui fait tourner jambes et têtes.

— Dites comment danserons nous
Sans qu'on nous prenne pour des fous

C'étaient jadis d'autres étreintes
Et d'autres cris autour des pintes

C'étaient, jadis, d'autres chansons
Que cadençaient cors et bassons

C'étaient jadis de bons vieux thèmes
Que notre cœur rythmait lui-même.

Dites, comment danserons nous
~~Dans ce quadrille étrange et fou~~
~~Sans qu'on nous prenne pour des fous.~~
— Gens de l'hospice, entrez en danse
La vieille mort est en vacances

Il n'importe que le basson
Scande aujourd'hui d'autres chansons

L'antique essor qui est la vie
~~Toujours nous mène et nous convie~~
~~Selon qu'un fol espoir nous lutte~~
~~Il est notre cœur qui nous guérit~~

Gens de l'hospice, entrez en danse
La vieille mort est en vacances.

85

Le Roulier

11e chanson

XI

86

D'un geste large et régulier
Vide ta pinte
Roulier :

Elle contient l'eau & le lys
Et l'orge blond
Et le houblon de Flandre :
Vide ta pinte
Joyeux et recueilli
Et laisse un peu de tes pays
Dans toi-même descendre.

Le houblon vert et l'orge blond
Pour s'exalter vers la lumière
Ont pris d'abord au sol profond
La bonne sève de la terre.
Comme toi, roulier,
Ils ne savent du monde
Que les champs clairs et familiers
Qui vont d'Alost jusqu'à Termonde
Ils ont aimé aux temps d'éveil
La même pluie et le même soleil
Et les voici mêlés aux eaux de la rivière
Qui lentement sont devenus
Pour ton grand corps rouge et charnu,
La bière.

4 D'un geste large et régulier
8 Vide ta pinte
10 Roulier

5 Et commande avec entrain
8 Un second verre
8 Pour le vider
2 Avec la saine et luisante commère
8 Qui te l'apporte
8 Au seuil des portes
6 Sur un plateau d'étain.
2 Car elle aussi, a puisé dans la terre.
4 Dans l'air, le vent et le soleil.
Et sa force robuste, et son beau sang vermeil
Le champ et ses moissons, le fleuve et ses méandres
4 Ont exalté ses jeux profonds
4 Et comme l'orge et le houblon
Elle est une belle et forte plante de Flandre

4 D'un geste large et régulier
2 Vide ta pinte, et songe à ton pays.
10 Roulier.

87

6 Tu seras exalté,
4 Beau mois de Juin qui fais l'été
2 Et les feuilles frêles et frissonnantes;
2 Beau mois de Juin, tu seras exalté
4 Toi qui, traînant à tes côtés
6 Des guirlandes de roses,
Les soulèves, et les suspends, et les disposes
4 Contre nos murs, jusqu'à nos toits,
4 Beau mois de Juin, beau mois de roses
2 Le sixième verre sera pour toi

2 Lève bien haut ton septième verre
4 Et vide le d'un geste adroit
8 Bon charpentier.
4 Voici juillet, mois de lumière.
4 Les couchants d'or sont merveilleux
4 Des chars de foin, frôlés de faux
De loin en loin, là bas, s'illuminent les plaines
5 Comme un torride haleine.
4 Le vent passe sur ceux qui vont
2 Chercher l'amour dans le taillis profond
Et l'on en voit partir vers les courbes secrètes
4 Les bras noués, les corps brûlants
4 Avec leur faux et son tranchant
4 En croissant pâle, sur leur tête

4 Honorons tous le beau mois d'Août
4 Quand les seigles houleux et fous
4 — Epis pesants, tiges fluettes —
4 Versent leurs ombres violettes
4 Sur la clarté des sentiers roux.
4 Honorons le parce qu'il porte
4 Lui seul, parmi tant d'autres mois
2 Comme un immense et lumineux pavois
8 Les moissons fortes.
4 Honorons le sans oublier
4 Qu'en son honneur, le charpentier
4 Vient de saisir, sur un plinthe,
2 Pour la [illegible] sabler, sa huitième pinte.

10 Bière
6 Du neuvième verre,
3 Vous êtes blonde comme les grappes
Un Septembre suspend et que le soleil frappe
6 Sur les pignons voisins.
3 Bière blonde, sœur du bon vin
4 Le charpentier qui vous savoure
N'ignore pas qu'il est au loin en des pays dorés
4 D'autres buveurs ~~de~~ transfigurés
4 Buvant du vin, avec bravoure
2 Et c'est à eux qu'il songe en souriant
5 Lorsqu'il tend avant de boire
4 Son large bras couleur de gloire
8 Vers l'Orient.

Quoique voilé déjà de pluie et de tristesse,
4 octobre en Flandre, au bord des eaux. 66
4 Agité encor dans les hameaux
Le trépignement fou des dernières kermesses.
8 Le charpentier
4 qui but un jour trente setiers
4 Aimé les gars, aime les filles
Qui déchaînent alors les plus fougueux quadrilles
3 A l'orgueil d'être parmi eux
4 Comme un exemple glorieux
4 Et d'un élan, à l'instant même
2 A vidé sa pinte, la dixième.

4 Novembre aux nuages livides
4 Malgré l'assaut de tes grands vents
4 Jamais tu ne feras plier
6 Sur ses jambes solides
8 Le charpentier.
2 Il se redresse et son broc tout entier
Le onzième ! s'était levé, redescend vide.
On le bouscule, on vient, on revient, on s'en va,
Les uns avec respect touchent déjà son bras
Qui fut vaillant et prompt ; - lui verse la bière
D'autres vont avertir sa sœur & ses cinq frères

Lui travaillent du cerveau et ne se doutent pas
De quel exploit leur frère
Couvre là bas
Les siens d'abord et sa famille tout entière

Enfin, voici le bloc douzième, le dernier.
Quand il le tend, droit devant lui, le charpentier
Semble boire au soleil caché sous les nuages
Un large rire a tressailli sur son visage.
Il est le maître, il est vainqueur, chacun le sait.
S'il n'engloutissait point ce dernier bloc, d'un trait,
S'il dédaignait la plus sûre des victoires
Son front, d'un point plus haut dominerait la gloire
Car que de simples gens son geste attristerait
Rapidement sa main fébrile et angoissée
Repousse et jette au loin cette folle pensée
Et cette fois, vainqueur tranquille et solennel
Sûr de lui-même et du ciel vaste et de la terre
Il boit son dernier verre
A la Noël.

12e chanson

Le Mort (Chansonnet)

XII

88

En contournant le presbytère
Les morts d'ici s'en vont en terre.

Le menuisier quitte son banc
Pour voir passer les cercueils blancs.

La servante de l'archiprêtre
Met ses grands yeux à la fenêtre

Les quatre enfants du colporteur
Cessent leur jeu dévastateur.

Et sur le seuil, fumant sa pipe
Se tient le vieux marchand de nippes.

Le mort repose avec son dos
~~Dans la boîte, sur~~ parmi la paille & les copeaux.

Chacun l'y voit, mal à son aise
Les os pointus heurtant la caisse.

Aucun cercueil n'est sans défauts
L'un est trop bas, l'autre est trop haut.

Et les porteurs qui le tremballent
Ont les épaules inégales.

Au carrefour de "l'arbre aux rats"
Le vent soulève un coin du drap.

Les quatre planches de la bière
Ont comme peur de la lumière.

On voit les clous, on voit la croix,
Chacun songe : " Le mort a froid "

On sait qu'à peine une chemise
Couvre sa peau rugueuse et grise,

Qu'au jour tonnant du jugement,
Il paraîtra sans vêtements.

Et plein de honte, et pauvre et blême,
Et grelottant devant Dieu même,

Le cortège longe les prés
Et les terrains embourbés.

Le mort, jadis, mena sa herse
Parmi les champs qu'on traverse.

Chaque année, en plein soleil,
Il y fauchait orge et méteil.

Le maigre argent qu'il fit meilleur
Contient encor de ses sueurs.

Son cœur avait pour habitude
De se ~~courber~~ pencher sur ce sol rude.

De lui parler à mots tout bas
Le soir, lorsque le bras sait las.

Ses doigts étaient heureux de prendre
A ce champ noir un peu de cendre

De l'emporter en sa maison
Par le sentier près des tisons,

Dès que ses mains fouillaient les poches,
Emportés plus sûr, étant plus proche.

Le cimetière aux buis épais
Tient, là bas, ses trois cyprès.

Le fossoyeur avec sa bêche
Creuse la terre creuse et sèche.

Le bruit l'a éveillé trop tard
Et le travail est en retard.

Le sang lui bout dans chaque artère
A voir de loin venir la bière

La colère l'a pris au mot !
Et pour soudain manquer le tort

Que le défunt maudit lui cause,
Féroce, il crache dans la fosse

Des pas sonnent sur le talus
Se rapprochant de plus en plus.

Le cimetière ouvre ses grilles
A ceux qui sont de la famille

Le ciel est noir, le vent est fou
Le mort est là devant son trou

Entre la bière et la terre ordre
Le fossoyeur glisse ses cordes

Avec un bruit terrible et creux
Elles serrent le bois rugueux

Aucun sanglot ne fait entendre
La douleur lourde, immense et tendre.

Et vers les vers et le néant
Immensément le mort descend

91

XXX

Le Jardinier

Le jardinier

Avant de l'arreter chez nous, en nos vergers
Où donc as tu porté tes pas errants, ~~ouvrage~~ berger?

Le Berger

Par les chemins griffus de ronces & d'épines
Aux pays violets ~~& roux de~~ de la dure la campine
J'ai séjourné longtemps & soigné les troupeaux.
Ou bien encor, au bord des flots, dans les hameaux
D'où l'on peut voir les barques
Allant, venant, où la pêche les parque
Avec leurs grands mats clairs
Et leur voilure & leurs cordages
Comme de mobiles villages
Peupler la mer.
Ce sont de longs sablons & des régions rêches
Que ces pays battus par la grêle ou l'embrun.

Le jardinier

La plaine avec ses jardins verts aux ombres fraîches
A nourri mon enfance & mes jours un à un.
Aujourd'hui je suis vieux; mais l'art dont je dispose
S'exerce encor à étager au long des murs
D'après un jeu savant et sur
La parure épineuse et flexible des roses.
Je ~~compose mieux que personne un bon terreau~~ bêche encor ~~avec un~~ ~~pieds~~ ferme & dur jarret.
~~Et la chaleur unie à l'eau~~ & ferme & dur est mon jarret.
~~Y fait superbement mûrir au fond des caisses~~
~~Et les piments exquis~~ aigus ~~et les melons obèses.~~
~~Plus une greffe est difficile~~
~~Plus la sève paraît attentive et docile~~
~~A s'unir par mes soins dans le tronc et le jet.~~
~~Y emprisonne en mon vieux front plus d'un~~ Mon front, quoique chenu, cache plus d'un secret
Je ris tranquillement de celui qui jardine
D'après quelque beau livre important et profond
~~Je suis d'ici~~ Etant d'ici, je sens le sol jusqu'au tréfond
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines

Le Berger.

Tu l'estimes donc bien, ton paisible métier?

Le jardinier

Autant que l'adorait mon père
Il fut aussi, dans son beau temps, bon jardinier
Vois-tu, on ne fait bien que ce qu'on a vu faire.
Depuis l'enfance, à son foyer.

Le Berger.

Mon père, à moi
Etait, Dieu savait quoi.
Le soir, il s'en allait errer, au fond des plaines
Et ne rentrait que las, fourbu et hors d'haleine
Pour s'abattre à l'aube et dormir en son lit.
Sur quel pivot tournait sa vie aléatoire
Nul ne le sut jamais; et la mort et l'oubli
Ont effacé son nom des fragiles mémoires;
Moi seul encor je pense à lui.

Le Jardinier

Comme l'on sent déjà les lumières d'octobre
Ne plus baigner les fleurs que de rayons trop sobres
Et vainement dorer sur les pignons voisins
Même à midi, le cœur acide des raisins!
Bientôt, j'alignerai sous les longs toits de verre
~~Bien~~ Très à l'abri des froids soudains et meurtriers
~~Le triple rang noir~~ ~~Le peuple sombre et frémissant~~ et touffu de mes lauriers
Le feuillage noir et touffu
Et je m'enfermerai avec eux dans la serre.
Alors des soins nombreux, précis et délicats
Occuperont mes jours auprès des plantes rares
Si bien qu'on me prendra souvent pour un avare
Qui caresse les ors cachés de ses ducats
Mes doigts durcis et gros, mes larges mains halées
Prépareront la noce en blanc des azalées
A l'heure où mord le givre et travaillent les vents;
Et l'humble cyclamen et le haut lys fervent
Et les géraniums et les fuchsias tristes
Dévoileront aux yeux quels sont mes goûts d'artistes

~~Pendant de très longs jours, je ne fumerai point~~
~~Pour qu'une fleur jamais ne respire en son coin~~
~~Que l'intacte et moëlleuse et docile atmosphère~~
~~Qu'avec un feu constant j'accentue ou modère.~~
~~Ainsi pendant l'hiver, morne et rébarbatif,~~
~~Jour après jour, à pas comptés, comme un captif~~
~~Je vaguerai, soignant mes plants et mes boutures~~
~~Et je n'envierai rien dans l'immense nature~~
~~Heureux d'être chez moi et d'aimer mon métier.~~

Le berger.

Nos pieds ne marchent pas dans le même sentier
Mais vous aimez trop bien les choses que vous faites
Pour qu'un blâme ~~léger même~~ fut-il léger naisse en ma tête.
Moi, je vis d'étendue et de marches au loin
J'aime l'immensité et la beauté des plaines
Où le vent souffle et court et vole à perdre haleine
N'ayant qu'un vieux berger rodeur comme témoin.
Pourtant la plaine la plus belle
M'est toujours celle
Que font
Les dos mouvants ~~et rassemblés~~ de mes moutons
Quand ils vaguent de l'aube au soir en peloton
Sur les éteules
Et que l'ombre géante et tranquille des meutes
Au coucher du soleil s'étend sur leurs toisons.
Certes, j'ai quelquefois rêvé à l'étourdie
D'une existence au loin, en des pays, là-haut
Mais je suis revenu toujours vers mon troupeau
Aimant pour l'en guérir jusque ses maladies.
Je peux soigner et les brebis et les béliers
Et leur langue et leurs yeux et leur corne et leurs pattes
Je sais plus d'un remède étrange à employer
Et fais un baume avec des plantes écarlates
Que je cueille, tout seul, sous la lune, à minuit

Le jardinier.

On te ~~dit~~ nomme sorcier, là-bas, dans le village

Le berger

Je sais ce qui apaise et sais ce qui soulage
Mais je n'ignore pas ce qui tue et détruit

Le jardinier

~~Je n'ai pas cru ce qu'on disait~~ Faut-il croire ce qu'on a dit dans les veillées?

Le berger

Plus d'un regard habite au fond de mes deux yeux
Et ma vue est subtile et toujours éveillée
Et je tiens mon crédit de l'astre aux rayons bleus.

Le jardinier

Si nous n'étions amis, peut-être aurais-je crainte

Le berger.

Je ne suis ni le mal, ni la peur, ni l'effroi
Pour tout homme qui croit à mon pouvoir sans feinte
Je me sens fort, surtout quand la nuit des beaux mois
Je circule entouré de présages insignes
Et que tout feu tournant au ciel me semble un signe
Que l'avenir me fait et qu'il ne fait qu'à moi
Mon cœur s'enfièvre et bat, mon âme est dans l'attente
Et c'est alors que les herbes et que les plantes
Aux lisières des bois me disent leurs vertus
Et que près d'un tilleul ou d'un charme tortu
Je fais vers les hameaux les gestes qui conviennent
Mais dont seuls les yeux des étoiles se souviennent

Le jardinier

Que n'ai-je ta puissance en ~~regardant~~ consultant la nuit
Par ma fenêtre à l'heure où mon lit me réclame!

Le berger

Aimez votre foyer et soignez-en les flammes
Et cultivez vos fleurs en leurs pots ~~arrondis~~ rebondis!

Votre esprit n'est point fait pour ~~tenter~~ percer le mystère
Pour le ciel suspend l'ombre ou le ~~cache~~ feu sur la terre.
~~Que tout à tous le ciel offre ou dérobe à la terre~~
Le marais fume au loin & le temps va changer.
Adieu ~~doux & bon~~ probe & doux jardinier

Le jardinier

Adieu berger

Les deux Vieux

1

Les deux vieux

— Antoine —

Pour apprendre à noircir quelque papier frivole
Nos fils envoient là-bas, au loin, vers ~~les écoles~~ les écoles
Leurs fillettes et leurs gamins
Et c'est à nous, les vieux, qu'on impose la tâche
De mener paître au long des sinueux chemins
Les vaches
Et de reprendre après combien de temps
Les besognes qu'on fit quand on était enfant.

— Guillaume —

Je m'en souviens encor : j'avais huit ans à peine
Que je poussais déjà là-bas, de plaine en plaine
Le fouet souple et claquant le bétail noir et roux,
Que je faisais griller quelques faines de hêtre
Sous la cendre d'un feu champêtre
Et qu'on était content de mon travail, chez nous.

— Antoine —

Nos garçons laissent faire et nos bru~~s~~ font dames :
Ma femme à moi, n'avait pour se parer le corps
Ni souliers clairs, ni jupons blancs, ni chainons d'or
Ni haut chapeau dont les plumes semblent des flammes
On vivait pauvrement, pour soi seul, à l'écart
En tous les temps même aux kermesses annuelles
Le repas était simple et l'on mangeait son lard
Dans la terre âcre et dure et lourde des écuelles.

— Guillaume —

L'esprit des champs a bien changé
Et nul ne voit le séduisant danger
Qui nous attire et nous menace
On ne fait plus chez nous de gens de notre race
Au front compact comme le poing
Tout se desserre et se disjoint
Et le meilleur s'en va et rien ne le ramène
On dirait d'un tamis où passeraient des graines.

— Antoine —

Depuis qu'il fut soldat,
Mon fils est revenu des pays de là-bas
La tête pleine
D'un tas de mots nouveaux que je ne comprends pas

2 On croirait bien qu'il perd l'haleine
Quand il les dit
Si longs et si nombreux sont-ils !
Et son aîné qui tient ma ferme
Commence peu à peu à penser comme lui.
Son cœur est pris ; ~~l'erreur~~ l'erreur y germe.
J'étais jadis son guide et parfois son appui
Mais aujourd'hui
Si je lui parle et s'il m'écoute
Ce n'est que pour se taire et suivre une autre route
Que celle où j'ai marché.
Ainsi dernièrement a-t-il vendu son seigle
Et tout son blé fauché
Non ~~plus~~ au boulanger comme il était de règle
Depuis ~~cent ans de père en fils~~ le temps de mon aïeul
Mais à quelque marchand de la ville prochaine
Qui n'a qu'un prix, un seul,
Pour tout ce qu'il achète et ce qu'il vend de grains
Guillaume. (a)
Comment ne point se plaindre ou ne se fâcher pas
Depuis que l'on a peur de se lasser les bras
Et de s'user les poings et de ployer l'échine
Et que l'on fait venir de ~~gentes~~ Sourdoises machines
Qui active un feu ~~mauvais~~ mauvais et qui bat le froment
Et le seigle et l'avoine et l'orge, aveuglément.
Ce n'est plus du travail ; mais c'en est la risée
Et Dieu sait bien pourquoi la grange et la moisson
Flambent parfois et font crier tout l'horizon
Dès que s'échappe ~~s'envole~~ au loin quelque cendre embrasée
Plus on délaissera le vieux labeur des mains
Pour que règnent aux champs l'ardeur et la panique
Et le fer et l'acier des neuves mécaniques
Plus je serai heureux d'être au bout du chemin
Qui doucement me mène aux ifs du cimetière
Je préfère mourir que de laisser ma terre
S'épuiser et se perdre et l'usine et ses feux
Supprimer mes chevaux et supprimer mes bœufs.

— Antoine —

Tous ces malheurs, ami, nous viennent de la ville
Monstrueuse et vorace, arrogante et servile
Qui se ramasse au loin et puis bondit vers nous
Avec ses trains bandés sur des rails métalliques
Avec ses crins tendus de fils télégraphiques
A travers le ciel pur et le vent clair et doux
Il ne faudrait nommer qu'en nous signant, ces choses
Qui depuis cinquante ans furent les mornes causes
De l'orgueil des cités et du grand deuil des champs
O les anciens chemins sinueux et penchants
Autour des vieux enclos et des eaux solitaires !
Voici qu'on coupe en deux les prés héréditaires
Qu'une gare stridente et de cris et de bruits
Réveille les hameaux au milieu de la nuit.
Qu'une route de fer, de feux et de scories
Traverse les vergers bornant les métairies
Et qu'il n'est plus un coin au fond des bois, là-bas
Où le sifflet d'un train soudain ne s'entend pas.

— Guillaume —

Le soir, quand je me rends au bout de l'avenue
Ce que je vois jetant là-haut, jusques aux nues
Une lueur, c'est la ville flambante au loin
Et je rentre chez moi en lui montrant le poing
Heureux de lui crier ses torts dans les ténèbres
Elle apparaît alors si méchamment funèbre
Et si mauvaise et si fausse que je voudrais
Qu'elle brûlât d'un coup comme un pan de forêt
Et sous l'étreinte et le viol des flammes rouges
Hurlât dans ses palais et râlât dans ses bouges
Ah ! si ma haine avait, pour la servir, cent bras
Mais mon corps est piteux et mes membres sont las
Et rien n'est pauvre et vain comme un flot de paroles.

Antoine

C'est la sagesse et la raison qui nous isolent.
Mais que croule le ciel, je n'avouerai jamais
Qu'il est mal de penser ainsi que je pensais

4/ Me souvenant des miens qui pensaient bien
Quand nous serons partis, que deviendra la terre? [naguère

Guillaume.

On dira de nous deux: „ ~~Ils furent paysans~~ ~~Ils eurent dans leur sang~~
Jusqu'au fond de leurs os, jusqu'au bout de leur sang
Et leur âme ne s'est, de leur corps, retirée
~~Qu'à l'heure~~ ~~Qu'à l'heure où la folie entrait dans~~ la ville eut mangé leur contrée
Qu'aux jours noirs où

~~Elle con~~

Jusques au dernier jour ou

Du moins l'aurons nous defendue

~~Jusqu'au~~

On dira de nous deux "ils furent paysans
Enacement & dans leurs os & dans leur sang
Et leur âme ne s'est de leur corps retirée
Qu'à l'heure ou la folie entrait leur contrée

17e
Blés mauvais

Tityre et Malibée

Avec des flûtes dans leurs mains
Se sont perdus par mes chemins
Tityre et Malibée ;
Ils n'ont rien vu de mon pays
Que les voiles de brouillards gris
Et des feuilles tombées.

Son pâle été leur parut froid
Avec son brusque et lourd convoi
Et de ~~pluie~~ vents et d'orages.
Ils se disaient „ Comment chanter
„ Les fruits, le miel, la volupté
„ Sous ces mornes ombrages ?

„ Quand tombe aux horizons, la nuit
„ Où rencontrer celle qui fuit
„ En riant vers les saules
„ Et nous permet d'apercevoir
„ Dans la douce clarté du soir
„ Un peu de son épaule ?

Sur un pignon humide et bas
Le raisin clair ne mûrit pas
Et quel écho docile

Répéterait parmi ces prés
Les chants divins qu'ont inspirés
Les Muses de Sicile"

"Les gens d'ici se parlent peu
Ils ignorent le vin de feu
Qui empourpre les outres,
Ils se terrent en des maisons
Dont le foyer ~~et ses~~ plein de tisons
Noircit toujours les poutres.

"Ni le cyprès ni l'olivier
Ne ~~forme~~ font un abri familier
Au milieu de leurs plaines
L'ombre descend avant le soir
Et le tumulte immense et noir
Y gronde dans les chênes

"Ils allument au jour tombant
Une humble pipe en se courbant
Vers la flamme de l'âtre;
Leur amour n'aime que pain bis
Ils ne connaissent Alexis
Ni Gallus, le beau pâtre

Rome n'éblouit point leurs yeux
De ses héros ni de ses dieux
Pareils à une armée
Et leur ville n'est qu'un hangar
Que trouent les trains de part en part
A travers les fumées.

Ainsi marchant par nos chemins
Avec leurs flûtes dans leurs mains
S'entretenaient, non sans sourire,
Malibée et Eitgyre;
Soudain un vieux berger qui savait plus d'un chant
S'arrêta devant eux sur le bord de son champ
Et lentement se prit à dire:

Les gens qui sont d'ici
Aiment la peine et le souci
Et leur ciel inclément et leur terre indocile
Ils acceptent leur sort et n'en veulent changer
Et conquièrent dans le danger
Leur bonheur difficile

Les muscles de leur corps
Ne sont joyeux que par l'effort
Qu'ils ménagent avec calme afin qu'il perdure

Leur volonté tenace est un métal rugueux
Qu'ils ont coulé dans un bon creux
Sans paille ni soudure.

Si leur amour jaloux
Guette dans l'ombre ou tout à coup
Comme une meule ardente au bord d'un pré
s'enflamme
C'est qu'ils aiment la force et ne redoutent pas
L'inévitable et vieux combat
Pour l'or et pour la femme.

Jamais vous ne saurez
Là-bas, sous vos cieux azurés,
Ce qu'est un foyer clair avec lequel on cause
Tandis que choit la pluie et que souffle le vent
Et qu'il secoue et bat l'auvent
Et la fenêtre close.

Au sein de nos guérets
Le cœur des gens est plus secret
Qu'en vos vallons boisés où Pan rit dans les feuilles
Où l'on entend les Dieux chanter dans les pipeaux
Où Lycoris au bord des eaux
Se couche et vous accueille.

La ville et tous ses bruits
Et ses trains d'or trouant la nuit
Ont effrayé pendant longtemps les blancs villages
Mais aujourd'hui l'accord est fait et les marchés
Voient de beaux gars endimanchés
Mener vers eux mille attelages.

Ainsi
Vivent les gens d'ici
Travaillant ferme et dur pour la moindre pécune
Dans la bonne ou mauvaise fortune;
Certes se doutant bien qu'il est au loin là-bas
Un soleil moins hostile à de moins lourds climats
Mais rivés à leur sol compact, torpide et blême
Et le chantant
Aux jours ~~d'été~~ d'automne et de printemps
Quand même

P.e
Blei Mouvant

Dialogue

Marianne & Pierre

Dialogue.

Marianne.

Je fus à toi depuis que je te vis là-haut
A coups égaux
Couper des branches près du ciel;
Quand ceux d'en bas faisaient appel à ~~ta prudence~~
A ta prudence
Tu t'élançais plus haut encor
Et ta hache frappait plus fort
Et répandait comme en cadence
La mort;
Le vent te balançait par dessus les dangers
Et je craignais pour toi, mais j'aimais tant l'audace
De tes gestes puissants dans le vent et l'espace
Et quand, le soir, tu descendais prompt et léger
Tu te cueillais au pied des troncs parmi les souches
Une fleur d'or
Pour en orner, ~~gaîment~~, ta bouche.

Pierre
J'étais bien jeune alors.

Marianne
Tu l'es toujours quand tu veux l'être.

Pierre
Non pas, mais jeune ou vieux, je veux rester le maître
Depuis bientôt dix ans
Que nous vivons, en vrais époux, de notre champ
Nulle minute
Ne fut encor vouée aux cris et aux disputes
Du vin prodigué dans les hameaux
Certes je ne m'en vante guère
Et chacun porte ou cache un vieux lot de misères
Dans ses poches ou sur son dos.

Marianne
Je fais ce que je puis et même le dimanche
~~Je soigne jusqu'au soir~~ ma chèvre et mon bétail
C'est à peine si l'on m'assiste en mon travail;
L'étable est nette et blanche
Et chaque lick est abondante en lait.

Pierre

Que tu fasses ce que tu fais
Plus strictement qu'une autre femme
~~Je le proclame sur mon âme~~ Je le constate & le proclame.
Pourtant si notre jeune et complaisant voisin
Te donnait moins souvent son brusque coup de main
Je serais plus encor, content de notre étable.

Marianne

Ton cœur serait-il donc à tel point irritable
Qu'il prêt ombrage et peur de l'aide d'un enfant?

Pierre

Si je t'en parle, à cette heure, c'est pour en rire
Et voir comme aussitôt ton amour se défend.

Marianne

Tu parles ~~toujours trop~~ mal, toujours quand tu n'as rien à dire

Pierre

Je veux que notre bien soit gardé par nous seuls
Et que nos seules mains lui soient richesse et force
Ainsi pensaient dument mon père et ton aïeul
Dans leur âme têtue ombrageuse et retorse.

Marianne

Un simple enfant, dont l'aide est un ~~appui~~ secours léger!..

Pierre

N'importe, il est pour moi l'intrus et l'étranger
Et puis, ne sais-tu pas que mon oreille est fine
Que ce qu'on n'entend pas
Elle le sait et le devine.
Mes pas ont beau marcher vers mon travail là-bas
J'écoute, ici, en ma maison, un autre pas,
Aller avec le tien du fournil à l'étable
Quelqu'un s'assied chez moi, sur ma chaise, à ma table,
Parle de mon bétail et s'abreuve à mon broc:
Sa place est encor chaude au moment où ~~je rentre~~ j'arrive
Et quand je me rassieds lui peut être esquive
~~Je veux que désormais tous tes soins se concentrent~~
~~A n'admettre que nous dans ta ferme et mon clos.~~
Par le chemin couvert qui contourne mon clos

Marianne

Jaloux !

Pierre

Si je l'étais je viendrais te surprendre
~~Au long du mur~~ Sous le hangar, l'après-midi, soudainement
Quand mon frère t'a vue embrasser ton amant.

Marianne

Tels yeux voient un feu rouge où ne dort qu'une cendre
Et des enlacements où n'existent que jeux.

Pierre

Alors pourquoi dans la grange juste au milieu
La paille plate est-elle au ras du sol couchée ?

Marianne

Ami, c'est que la chatte y mit bas sa nichée.

Pierre

Alors pourquoi voit-on dans le chemin d'en bas
L'empreinte de tes pas si proche ~~de tes~~ d'autres pas ?
Que vos deux corps devaient s'y toucher et s'étreindre

Marianne

C'est que mes pieds et mes genoux avaient à craindre
Les morsures d'un chien dont l'aboi me frôlait.

Pierre

Alors, pourquoi quand je m'en fus au bois retrait
Ai-je trouvé, comme au hasard, près des fontaines
Dans le gazon meurtri cette boucle chataine
Qui certes appartenait à tes cheveux défaits

Marianne

C'est que je peigne au bord de l'eau ma chevelure
Depuis que mon miroir en tes mains s'est brisé.

Pierre

O femme dont l'astuce est plus fine et plus dure
Que les éclats pointus d'un caillou fracassé !

Marianne

Je te dis ~~que tu peux me~~ vrai ; tu peux me croire
Et si tu veux fouiller et la huche et l'armoire

Tu n'y trouveras rien
Qui ne soit tien ou ne soit mien
Et puis voici mes yeux : regarde
Craignent-ils plus tes faux soupçons
Que le seuil de notre maison
Ne craint l'ombre qui s'y attarde ?
Nous nous entendions bien ; pourquoi troubler l'accord
Qui malgré toi demeurera tenace et fort ?
Lorsque tu comprendras quelle fut ta folie ?

Pierre

Comme tu sais adroitement sucrer la lie
Du vin que je dois boire et bois à tes côtés
Pourtant si par hasard ou par mâle aventure
J'allais au bois et abattais un soir d'été
Celui qui grâce à toi me fut rage et torture.

Marianne

J'en pleurerais.

Pierre

Et si j'oublie et si l'ardeur et si la fièvre
Et si ma lacheté redemandaient tes
~~Ployaient soudain ton corps et tes reins sous mes~~ lèvres ?

Marianne

Je chanterais !
Vois-tu, tu n'as jamais cessé un instant, d'être
L'homme que mes deux yeux ont vu, là-haut,
A coups égaux
Ecimer près du ciel les chênes et les hêtres
Celui que menaçait le vent et le danger
Mais qui toujours, prompt et léger,
Descendait sur le sol cueillir parmi les souches
Pour en orner sa bouche
Une fleur d'or.

11e
Blé mauvais

Benoit & Augustin

(le Paysan)

Etienne 10 x 27 11e Blé mouranh

Entre vieux paysans

Benoît

Je le sais bien, je le sais bien
Qu'ils sont maigres comme des clous
Mes vieux genoux
Quand je les tâte avec mes longues mains
En m'asseyant auprès de vous
Sur le pas de ma porte
A la nuitée;
Je le sais bien, je le sais bien
Que je suis lent, que je suis las
Et que me sont comptées les pipes de tabac
Que je fume avec vous
A petits coups
A la nuitée;
Je sais, je sais, mais que m'importe
Nul n'aura jamais aimé
Et la plaine d'octobre et la plaine de mai
Autant que moi je les aimai
Du seuil noir de ma porte.

Augustin

Depuis cinq ans nous le savons
Se sont couchés au cimetière
Près de leur mère
Vos deux garçons
Leurs trois tombes sont là, hautes et régulières
Sous un même gazon.

Benoît

Pour bien aimer la terre, il ne faut aimer qu'elle
Lorsque ma femme et mes deux gars vivaient chez nous
Nous nous livrions aux disputes continuelles
Le saviez-vous, le saviez-vous
Sur les engrais et les semailles
Et le sort d'un agneau et le choix d'une ouaille
A cette heure mon champ ne connaît que mon bras
Nul pas
Sinon le mien ne le traverse
Pour guider la charrue ou promener la herse.
Maître je suis, et le veux rester seul.
La moisson m'obéit et j'obéis aux règles
Il n'est pas un épi de froment ou de seigle
Pas un aulne, pas un tilleul
Qui ne doive à moi seul et sa vie et sa force
Et mon cœur qui surveille et m'écoute en mon corps
Me dit toujours que je fais bien.

Jacob

C'est un bonheur de posséder ainsi son bien

Benoît

D'une poussée et d'une haleine
Il m'arrive au printemps d'aller au fond des plaines
Jusqu'à mon champ des trois chemins
Tout y est calme et je n'entends que l'alouette:

Alors, sans la choisir, je prends entre mes mains 3
Lui prudemment l'émiettant
Une motte de terre où l'orge doit lever
Et quand je vois le grain qui me semble couvé
Dans ce morceau de sol humide
Et par toute la pluie et par tout le soleil
Pendre d'un filet vert son ovale vermeil
Je me sens si émue que j'en deviens timide
Que c'est beau, au soleil, un petit grain de blé!

Simon

Peut-être aucun de nous n'a-t-il cette ardeur vive
Pour le coin de jardin ou de champ qu'il cultive
Mais nous n'oserions pas en leur repos troubler
Le sol profond où tant d'espoirs sont rassemblés.
La terre en son travail veut l'ombre et le silence

Benoît

Je l'aime trop pour ne l'aimer qu'avec prudence
Pourtant, réfléchissez:
Si mon amour est insensé
Pourquoi depuis dix ans, mon lin et mon épeautre
Sont-ils plus drus et plus compacts que ceux des autres
Pourquoi mon regain vert s'érige-t-il plus haut
Que votre foin debout quand l'endiament les faux?
Pourquoi ai-je pu seul décider la luzerne
A recouvrir un pan de nos bruyères ternes?
Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays

Dans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit
Si je pus moi, moi seul, en septembre, un dimanche
Vous offrir trois brugnons sur une assiette blanche
Le savez-vous, le savez-vous ?

Augustin

Que vous soyez rusé comme une eau qui fait route
Sur un lit inégal de cailloux en cailloux
Aucun de nous n'en doute.

Benoît

Il faut me voir dans mon grenier
Lorsque l'hiver commence
Triant et recelant mes puissantes semences
En de vieux sacs de papier.
On me prendrait pour un avare
Qui palpe et compte et fait donner ses arrhes
Je combine si bien les mêmes soins
Qu'il faut donner, suivant le sol, à chaque coin
Que quelques uns m'ont dit que je vois sous la terre.
Comme on souffle sur une fleur
Pour permettre aux regards d'aller jusqu'à son cœur
Je pénètre le mystère
En tâchant d'être adroit;
Et je devine encore bien plus que je ne vois.

Simon

Vous avez vos secrets et nous avons les nôtres

Puy Verny
173×27.

Benoît

Je n'ai qu'un seul secret et n'en eus jamais d'autre
J'aime mon champ vivant et clair
Plus que mes os, plus que ma chair:
En mai, lorsque le grain prend un essor plus ferme
C'est à travers mon corps qu'il me semble qu'il germe;
Je vais, jour après jour, contempler mes épis;
J'entends pousser leur tige au soleil de midi;
L'odeur s'épand de mes luzernes remuées;
Le ciel intact se courbe et luit sous les nuées
Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier
Mon pas fait retentir le sonore sentier,
Si je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise
Qu'une brusque folie emplit ma tête grise
Et qu'on ne rie et qu'on ne jase, au coin des feux.

Jacob

Ah! si chacun de nous prenait à votre ardeur
Ce qu'il lui faut de zèle et de vaillance au cœur
Pour que la plaine ainsi qu'au temps passé fût celle
Qui remplissait la grange et comblait l'escarcelle

Benoît

Dites-vous bien que c'est moi seul, le vieux,
Qui sais encore qu'il faut faire
Pour que demeure autoritaire

La terre.

Et si ce soir d'été je m'adresse à vous tous
Comprenez-vous, Comprenez-vous ?
C'est que l'heure qui sonne est comme un glas qui tinte
C'est que vous êtes lents et nous
C'est que vos voix ne sont que plaintes
C'est que je vois enfin
Votre bouche souffler en vain
Et animer entre vos mains
Vos pauvres pipes presque éteintes

Benoit

~~Le paysan~~

Je le sais bien, je le sais bien
Qu'ils sont maigres comme des clous
mes vieux genoux
Quand je les tate avec mes longues mains
En m'asseyant auprès de vous
Sur le pas de ma porte
Les soirs d'été
A la nuitée;
Je le sais bien, je le sais bien
Que je suis lent, que je suis las
Et que me sont comptées
Les pipes de tabac
Que je fume avec vous
A petits coups
~~Les soirs d'été~~
A la nuitée
Je sais, je sais - mais que m'importe
Nul n'aura jamais aimé
Et la plaine d'octobre et la plaine de mai
Autant que moi, je les aimai
Du seuil noir de ma porte.

Augustin

~~Les autres vieux~~

Depuis cinq ans, nous le savons
~~Depuis deux ans vos deux garçons~~
~~Nous le savons, nous le savons~~
Se sont couchés au cimetière
Près de leur mère
Vos deux garçons, nous le savons
~~Nous le savons~~
Leurs trois tombes sont là, toujours régulières
~~Ils étaient forts comme le pont~~
Sous un même gazon
~~Qu'un mord le sol jusques au fond~~
~~Sur les deux bords de la rivière~~

Le paysan

Pour bien aimer la terre, il ne faut aimer qu'elle,
Lorsque ma femme et mes deux gars vivaient chez nous
Nous nous livrions aux disputes continuelles
Le saviez-vous, le saviez-vous
Sur les engrais et les semailles
Et le sort des agneaux et le choix d'une annuaille

~~J'étais trop jeune alors~~
~~Pour sentir pénétrer et brûler ~~s~~ mon corps~~
~~L'amour unique de la terre~~
~~Et je le partageais avec des mercenaires~~
A cette heure mon champ ne connaît que mon bras
Nul pas
Sinon le mien ne le traverse
Pour guider la charrue ou promener la herse
Maître je suis, et le veux rester seul
La moisson m'obéit et j'obéis aux règles
Il n'est pas un épi de froment ou de seigle
Pas un aulne, pas un tilleul
Qui ne doive à moi seul et sa vie et sa force
Et mon cœur qui surveille et m'écoute en mon torse
Me dit toujours que je fais bien.
Jacob
~~Les autres vieux~~

C'est le bonheur de posséder ainsi son bien
Benoît
~~Le paysan~~
D'une poussée et d'une haleine
Il m'arrive au printemps d'aller au fond des plaines
Jusqu'à mon champ des trois chemins
Tout y est calme et je n'entends que l'alouette
Alors sans la choisir je prends entre mes mains
Qui prudemment l'émiettent
Une motte de terre où l'orge doit lever
Et quand je vois le grain qui me semble couvé
Dans ce morceau de sol humide
Et par toute la pluie et par tout le soleil
Tendre d'un filet vert son ovale vermeil
Je me sens si heureux que je me sens timide.
Que c'est ce que au soleil, un ~~petit~~ grain de blé!
~~mes pauvres doigts~~
~~Deviennent gauches et maladroits~~
~~Je regarde le grain et je ne sais que faire~~
~~Et vite et doucement je le remets en terre~~
~~Afin qu'il soit un jour et bon blé et bon pain~~
~~Qu'il est pas économe et paysan en vain~~

Simon
~~Les autres vieux.~~

Peut-être aucun de nous n'a-t-il cette ardeur vive
Pour le coin de jardin ou de champ qu'il cultive
Mais nous n'oserions pas en leur repos troubler,
~~Le sol profond où tant d'êtres sont rassemblés.~~
~~Les racines de l'arbre ou les germes du blé.~~
La terre en son travail veut l'ombre et le silence

Benoit
~~Le paysan.~~

Je l'aime trop pour ne l'aimer qu'avec prudence
Pourtant réfléchissez
Si mon amour est ensensé
Pourquoi depuis dix ans, mon lin et mon épeautre
Sont-ils plus drus et plus compacts que ceux des autres
Pourquoi mon regain vert s'érige-t-il plus haut
Que votre foin debout quand l'ébarbent les faux?
Pourquoi dis-je pu seul décider la luzerne
A recouvrir un pan de nos bruyères ternes
Enfin, pourquoi, aux tristes jours, quand le pays
Dans ses plus beaux vergers n'arborait aucun fruit
Dis-je pu, moi, moi seul, en septembre, un dimanche
Vous offrir trois brugnons sur une assiette blanche?
Le savez-vous, le savez-vous?

Augustin
~~Les autres vieux~~

Que vous soyez rusé comme une eau qui fait route
Sur un lit inégal, de cailloux en cailloux
Aucun de nous n'en doute.

Benoit
~~Le paysan.~~

Il faut me voir dans mon grenier
Lorsque l'hiver commence
Triant et recelant mes puissantes semences
En de vieux sacs de papier.
On me prendrait pour un avare
Qui palpe et compte et fait sonner ses arrhes
Je combine si bien les menus soins
Qu'il faut donner, suivant le sol, à chaque coin
Que quelques uns m'ont dit que je vois sous la terre
Comme on souffle sur une fleur
Pour permettre aux regards d'aller jusqu'à son cœur

Je pénètre dans le mystère IV
Je suis craintif, prudent, têtu, chanceux, adroit
Et je devine encor bien plus que je ne vois

~~Les paysans~~ Simon.

Vous avez vos secrets et nous avons les nôtres.

~~Le paysan~~ Benoit

Je n'ai qu'un seul secret et n'en eus jamais d'autre
J'aime mon champ vivant et clair
Plus que mes os, plus que ma chair
En mai, lorsque le grain prend un essor plus ferme
C'est à travers mon corps qu'il me semble qu'il germe
Je vais, jour après jour, caresser mes épis
J'entends pousser leur tige aux soleils de midi;
~~Je me couche dans l'herbe et j'écoute la vie~~
~~Faire un bruit fourmillant sous la plaine asservie;~~
~~Le vent léger qui court au ras de mes moissons,~~
~~m'entoure de sa joie et rit contre mon front,~~
L'odeur s'épand de mes luzernes remuées;
Le ciel intact se courbe et luit sous les nuées
Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier
Mon pas fait retentir le sonore sentier,
Si je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise
Qu'une brusque folie emplit ma tête grise
Et qu'on ne rie et qu'on ne jase, au coin des feux.
~~Pourtant c'est moi, moi seul le vieux~~
~~Qui sais encor ce qu'il faut faire~~
~~Pour que demeure autoritaire~~

~~La terre~~

Et si ce soir d'été, je m'adresse à vous tous
Comprenez-vous, comprenez-vous
C'est que l'heure qui sonne est comme un glas
C'êtes que vous êtes lents et mous — qui tinte
C'est que vos voix ~~n'ont que des~~ ne sont que plaintes
C'est que je vois enfin
Votre bouche souffler en vain
Pour ranimer entre vos mains
Vos pauvres pipes presque éteintes.

Je pénètre dans le mystère IV
Je suis craintif, prudent, têtu, chanceux, adroit
Et je devine encor bien plus que je ne vois

Simon
~~Les paysans~~.

Vous avez vos secrets et nous avons les nôtres.

Benoit
~~Le paysan~~

Je n'ai qu'un seul secret et n'en eus jamais d'autre
J'aime mon champ vivant et clair
Plus que mes os, plus que ma chair
En moi, lorsque le grain prend un essor plus ferme
C'est à travers mon corps qu'il me semble qu'il germe
Je vais, jour après jour, caresser mes épis
J'entends pousser leur tige aux soleils de midi;
~~Je me couche dans l'herbe et j'écoute la vie~~
~~Faire un bruit fourmillant sous la plaine asservie;~~
~~Le vent léger qui court au ras de mes moissons,~~
~~m'entoure de sa joie et rit contre mon front,~~
L'odeur s'épand de mes luzernes remuées;
Le ciel intact se courbe et luit sous les nuées
Un flux de sang plus fort parcourt mon être entier
Mon pas fait retentir le sonore sentier,
Si je ne danse pas, c'est de peur qu'on ne dise
Qu'une brusque folie emplit ma tête grise
Et q[illegible] feux.

Jacob
Ah si chacun de nous prenait a votre ardeur
Ce qu'il lui faut de zele & de vaillance au coeur
Pour que la plaine ainsi qu'au temps passe fut celle
Qui remplissait la grange & comblait l'escarcelle

Benoit
Diter vous bien que c'est moi seul, le vieux
Qui sais encor ce qu'il faut faire
Pour que demeure autoritaire
La terre

[illegible] tus

[illegible] un glas
[illegible] qui tinte
[illegible] aintes

Pour ranimer entre vos m[illegible]
Vos pauvres pipes presque éteintes.